

### Le Dào, ordre idéal et agissant, selon Zhuangzi

*Zhuangzi, qui aurait vécu dans le royaume de Chu vers 370-300, raconte l'histoire suivante :*  
«Confucius contemplait les chutes de Lüliang. L'eau tombait d'une hauteur de trois cents pieds et dévalait ensuite sur quarante lieues. Une tortue ou un crocodile n'aurait pu y nager, mais ne voilà-t-il pas que Confucius vit un homme nager à cet endroit ! Il crut que c'était un malheureux qui voulait mourir et donna l'ordre à ses disciples de longer la rive pour le tirer de là. Mais quelques centaines de pas plus loin, l'homme sortit de l'eau et, les cheveux au vent, se mit à se promener sur la berge en chantant.

Confucius le rattrapa et lui dit : « Je vous ai pris pour un démon, mais, à y regarder de près, vous êtes un homme en chair et en os. Puis-je vous demander si vous possédez un *dao* pour surnager ainsi ?

Non, répondit l'homme, aucun. Je suis parti du donné originel (*gu*), j'ai développé ma nature (*xing*), et j'ai rejoint le destin (*ming*). Je plonge dans l'eau qui tombe et émerge avec l'eau qui reflue, je suis le Dào de l'eau sans chercher à imposer mon moi, et c'est ainsi que je surnage. »

Confucius demanda alors : « Que voulez-vous dire par « partir du donné originel, développer sa nature et rejoindre sa destinée ? »

L'homme répondit : « Je suis né dans ces collines et j'y suis chez moi : voilà le donné. J'ai grandi dans l'eau et je m'y trouve dans mon élément : c'est ma nature. Il en est ainsi sans que je sache pourquoi : tel est le destin. » *Zhuangzi, 19.*

### La mise en valeur des territoires conquis (nord-ouest)

Il y eut des officiers chargés de s'occuper des champs mis en culture et des soldats sentinelles, au nombre de six cent mille, pour tenir garnison dans ces lieux et les cultiver. On répara les routes pour le transport des vivres et des grains, les colons les plus éloignés étant à trois mille « li » de distance, les plus rapprochés à plus de mille « li ». Et tous attendaient du ministère de l'agriculture et des finances leur subsistance. Les armes n'étant pas en nombre suffisant dans les territoires frontaliers, on y expédia pour y remédier des armes et des instruments fabriqués par les artisans officiels des magasins militaires. Les chevaux de trait et de selle faisaient défaut. Les fonctionnaires provinciaux disposant de peu de fonds, et comme quand il s'agissait d'acheter des chevaux, ils peinaient à s'en procurer, on publia une ordonnance aux termes de laquelle tous les officiers, depuis les princes apanagés jusqu'aux fonctionnaires payés trois cents « shi » et plus, devaient livrer des juments en nombre proportionnel à leur grade. Dans toutes les circonscriptions, « ting », de l'empire, on se mit à entretenir et élever des juments dans des haras. D'année en année, les chevaux de meilleure qualité se multiplièrent.

(Sima Qian, *Mémoires historiques*, Chavannes E., III, 593-595)